

— Mais vous en avez tant souffert... mais vous avez eu une telle honte de cette mauvaise action... mais vous vous êtes si énergiquement ressaisi, et si résolument et si bravement sacrifié pour sauver Yvonne, que cette défaillance-là, je veux l'oublier aussi... l'oublier... comme l'autre....

— Et voilà pourquoi je vous dis : Vous pouvez relever la tête et porter haut le front, comte de Chaverny, car vous avez reconquis votre honneur... car vous pouvez rester face à face avec votre conscience....

— Et voilà pourquoi je vous dis... pourquoi je suis heureux de vous dire : Épousez Yvonne que vous aimez et qui vous aime... et puisque j'ai retrouvé en elle une fille adorée, que je puisse trouver un jour en vous un fils qui m'aimera aussi peut-être....

— Oh ! comte, je vous aime déjà !

— Un fils qui sera avec elle la consolation et la joie de ma vieillesse....

— Comte !

— Dans mes bras, André !... Dans mes bras, mon fils !

Et, éperdu de bonheur, André se jeta dans les bras que lui ouvrait le père d'Yvonne.

Et ils venaient de s'arracher enfin à cette longue et énergique étreinte, quand M. de Belleruche, dont les mains serraient encore les mains d'André, attacha de nouveau sur celui-ci le même regard profond et curieux, le même regard étrange, dont le maître de Kernoët avait été si vivement frappé, si vivement intrigué quelques instants avant la scène qui avait eu lieu avec le baron de Chancel.

— C'est singulier ! fit-il très lentement et en dévisageant de plus en plus André. Je suis bien sûr, bien certain que je ne vous avais jamais vu, jamais rencontré avant d'avoir mis les pieds au château de Kernoët....

— Et cependant plus j'y pense, plus il me semble que le nom que vous portez... que ce nom de Chaverny qui, d'abord m'avait laissé indifférent, éveille en moi je ne sais quel écho lointain... plus il me semble aussi, quand je vous regarde, qu'un souvenir depuis longtemps oublié renait en moi....

— Dites, n'est-ce pas vraiment, très singulier et très étrange ?

— Car en effet, que pourrait-il y avoir de commun dans le passé entre un homme de votre âge et un homme du mien ?

Puis, plus bas et se parlant à lui-même :

— Chaverny !... Chaverny ! murmura-t-il. Oh ! c'est curieux, mais de plus en plus, à mesure que je le prononce, j'arrive à avoir la conviction qu'avant de venir à Kernoët j'avais déjà entendu ce nom-là. Mais par qui ?... Mais où donc ?... Chaverny !... Chaverny !....

— Dans l'Yonne, peut-être ? fit vivement André.

— Dans l'Yonne ?

— Notre domaine paternel... le château de Chaverny, était situé là-bas, tout près d'Auxerre....

M. de Belleruche venait de relever la tête.

— Près d'Auxerre ? fit-il le regard fixe, cherchant encore. Oui, oui, je suis allé, en effet, quelquefois de ce côté-là... Oh ! il y a longtemps... bien longtemps... Nous chassions alors chez un de mes meilleurs amis, qui possédait dans ce pays des propriétés immenses et que j'ai perdu de vue depuis de longues années....

— Et cet ami s'appelait ? demanda André.

— Le duc de Ryon.

— Le duc de Ryon !

— Vous le connaissez ?

— Mais il était aussi le meilleur, le plus ancien et le plus sûr ami de mon père !

— Ah !

— Et le duc de Ryon n'a pas été seulement l'ami de mon père... l'ami de ma famille... mais il a encore été le mien... et l'ami le plus dévoué et à qui je dois la plus profonde reconnaissance....

— Alors, dit vivement M. de Belleruche, je commence à comprendre. Si votre nom... si le nom de Chaverny a réveillé en moi un souvenir lointain, c'est que probablement, c'est chez le duc... c'est que probablement c'est dans une de ces parties de chasse dont je viens de vous parler, et à laquelle sans doute devait assister votre père, que j'aurai dû l'entendre....

— Oh ! c'est sûr ! répondit à son tour vivement André. Et comme j'avais avec lui une ressemblance extraordinaire....

— Vraiment ?

— Une ressemblance si frappante que M. le duc de Ryon lui-même m'a dit plus de cent fois que j'étais sa vivante image : dès lors, en effet, tout s'éclaire, tout s'explique....

— Oui ! oui !... Mais avouez qu'il y a dans la vie de singuliers hasards ! fit en souriant le père d'Yvonne.

Mais la porte venait de s'ouvrir et la vieille Véronique s'était montrée.

— Monsieur le comte, dit-elle en s'adressant à André, le déjeuner est servi....

— Déjà ?

— Il est midi, monsieur le comte.

— Bien ! bien !... Mais aujourd'hui je ne déjeune pas seul, ma

bonne Véronique... aujourd'hui j'ai la joie d'avoir des amis....

— C'était prévu, monsieur le comte.

— Alors, à table ! dit gaiement André, que l'on n'aurait plus reconnu. A table, monsieur de Belleruche !... A table, messieurs !

Puis, s'avancant vers Yvonne et lui offrant son bras :

— A table, madame la comtesse de Chaverny ! ajouta-t-il tout bas, en se penchant vers elle.

Et elle, radieuse, levant sur lui ses beaux yeux étincelants de bonheur :

— Cher André, murmura-t-elle, comme je vous aime !....

XXVI. — MAURICE ET SUZANNE

Jamais la grande salle à manger du château de Kernoët n'avait été aussi gaie que ce matin-là....

A peine en était-on au dessert que le marquis de Prades, André de Chaverny et le comte Maxime de Rouvière, le fiancé d'Adrienne, qui ne se connaissaient que depuis quelques heures, étaient déjà liés d'une aussi grande intimité, d'une aussi franche amitié que s'ils s'étaient connus depuis vingt ans.

Mais si de Prades était tout à la joie d'avoir retrouvé la petite Suzanne, et si André se sentait le cœur plein d'une immense ivresse en songeant que bientôt il serait l'époux d'Yvonne, il y avait aussi des moments où Maxime restait tout à coup tout pensif, pendant qu'une ombre légère envahissait son front....

C'est qu'alors, sa pensée se reportait là-bas, vers la bastide des Oliviers... et que la belle et douce image de sa fiancée... la belle et douce image d'Adrienne se dressait devant ses yeux.

C'est qu'alors, se rappelant quel homme inflexible et dur était le baron de Chancel, il ne pouvait s'empêcher de trembler pour son amour, d'appréhender pour son bonheur.

C'est qu'alors il pensait au comte de Guérande, à ce rival odieux et abhorré, auquel le baron, dans son entêtement aussi incompréhensible que coupable, voulait sacrifier, immoler sa fille....

Oh ! certes, Maxime savait bien que, quoi qu'il arrivât, Adrienne était incapable de se parjurer, incapable de trahir les serments qu'ils avaient échangés....

Il savait bien qu'elle avait assez d'énergie et assez de fierté pour se défendre et braver toutes les menaces....

Mais s'il lui suffisait d'un peu de courage et de volonté pour se soustraire à la tyrannie de son père, pourrait-elle aussi facilement se défendre contre de Guérande ?

Car cet homme était un misérable capable de tout, et Maxime, avec un frisson de colère dans les veines, se demandait si Adrienne n'aurait pas peut-être un jour à redouter de lui quelque embûche, quelque piège qui la lui livrerait.

Exaspéré par l'opiniâtre résistance de la jeune fille, affolé à la pensée de perdre la dot colossale, l'immense fortune qu'elle devait lui apporter, qui pouvait répondre que ce misérable ne descendrait pas d'un degré de plus dans l'infamie... que ce misérable n'irait pas jusqu'au crime ?

Et c'était cette pensée-là, cette pensée terrible et qui était comme un pressentiment, qui maintenant revenait sans cesse obséder l'esprit du jeune comte.

Aussi restait-il, malgré lui, de plus en plus soucieux et le front de plus en plus sombre, quand tout à coup, il tressaillit.

Yvonne, qui se trouvait entre lui et André, venait d'appuyer doucement sa main sur son bras.

— A qui pensez-vous, monsieur de Rouvière ? dit-elle tout bas, avec un sourire. Ou plutôt ne me le dites pas, car je l'ai deviné... C'est encore à elle, n'est-ce pas ?... c'est encore à sa sœur... à ma chère et bien-aimée Adrienne ?....

— C'est vrai ! répondit-il. Elle seule occupe toute ma pensée !... Elle seule remplit tout mon cœur !....

— Oui, je sais que vous l'aimez et qu'elle vous aime. Oui, je sais que vous êtes son fiancé, vous me l'avez dit tout à l'heure... Mais nous n'avons pas encore assez parlé d'elle !... Chère Adrienne !... Dire que tandis que j'agonisais au château de Morgoff, elle aussi a failli mourir !....

— Oui, failli mourir ! répondit avec émotion Maxime. Et c'est alors que pour sa convalescence on l'a installée là-bas, tout près de Toulon, dans cette magnifique bastide des Oliviers où j'ai eu un jour la joie inouïe de la retrouver, le bonheur de la revoir....

— Car si je vous ai dit tout à l'heure que j'étais son fiancé, je ne vous ai pas raconté... je n'ai pas eu le temps de vous raconter le roman de notre amour, ajouta-t-il en souriant.

— Oh ! il est bien simple... J'avais rencontré Adrienne, il y a quelques années, pendant un court séjour que j'avais fait au bord de la mer.